

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Enfer grec, paradis chinois, purgatoire québécois

Roy Macskimming, *Coup de coeur*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995, 316 p., 19,95 \$.

Ying Chen, *L'ingratitude*, Montréal/Paris, Leméac/Actes Sud, 1995, 134 p., 18,95 \$.

Madeleine Gagnon, *Le vent majeur*, Montréal, VLB éditeur, 1995, 200 p., 19,95 \$.

Julie Sergent

Numéro 82, été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38844ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (1996). Compte rendu de [Enfer grec, paradis chinois, purgatoire québécois / Roy Macskimming, *Coup de coeur*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995, 316 p., 19,95 \$. / Ying Chen, *L'ingratitude*, Montréal/Paris, Leméac/Actes Sud, 1995, 134 p., 18,95 \$. / Madeleine Gagnon, *Le vent majeur*, Montréal, VLB éditeur, 1995, 200 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (82), 18–19.

Roy Macskimming, *Coup de cœur*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995, 316 p., 19,95 \$.

Ying Chen, *L'ingratitude*, Montréal/Paris, Leméac/Actes Sud, 1995, 134 p., 18,95 \$.

Madeleine Gagnon, *Le vent majeur*, Montréal, VLB éditeur, 1995, 200 p., 19,95 \$.

Enfer grec, paradis chinois, purgatoire québécois

Trois univers qui montrent la vie si fragile.
Et un cadeau signé Ying Chen...

ROMAN
Julie Sergent

L'IMAGE DE SON ENFANT ÉCROUÉ depuis deux jours et deux nuits dans une prison grecque, en 1974, alors que la tension entre Grecs et Turcs est à l'un de ses zéniths, est particulièrement affolante. Qu'il soit majeur et vacciné, forte tête, aventurier, voire en guerre avec ses géniteurs, désormais plus rien ne compte : n'importe quel parent minimalement digne de cet état, aussi complexe soit sa relation avec son enfant, remuerait ciel et terre pour se retrouver au chevet de celui-là.

Une vie à sauver

C'est exactement ce que fait le narrateur de *Coup de cœur*, Jim Urquhart, quand, balançant son rôle de vice-président d'une maison d'édition torontoise, il grimpe, seul (la mère de Nick refusant de l'accompagner, sous le prétexte incongru que Nick est assez grand pour se débrouiller tout seul !), dans le premier avion en direction d'Athènes, billet de retour pour Junior et pots-de-vin en poche.

Là-bas, toutefois, au cœur de ce pays qu'il connaît bien pour y avoir séjourné à deux reprises auparavant — une première fois, en 1954,

avec sa femme Una, dont il est depuis peu séparé ; une seconde, en 1968, avec Una et Nick, ce fils unique conçu, justement, au cours de leur précédente tournée hellénique —, papa Urquhart ne trouve pas son fiston. C'est plutôt une lancinante partie de ping-pong bureaucratique et politique, doublée d'un épuisant essorage émotif, qui l'attend.

Avec un échafaudage assez solide d'aventures, de rencontres et de réflexions, couvrant vingt années dans la vie du narrateur — depuis son

premier fructueux voyage en Grèce, jusqu'à ce dernier, où l'homme est désespérément seul, le fruit de son amour apparemment disparu à jamais —, Macskimming dessine le portrait de Jim amoureux, Jim père, Jim ami, Jim humaniste. C'est un projet ambitieux, et qui n'est pas tout à fait réussi. Car si l'auteur jongle habilement entre le passé et le présent du narrateur, entre ses amours conjugales et extraconjugales, entre sa sympathie à la cause grecque et le dégoût qu'elle lui inspire peu à peu, il ne développe pas suffisamment tous ces éléments. Les émotions s'enfilent mais, arrivé à la scène finale, on a surtout l'impression d'avoir traversé un champ de bornes, sans rien connaître du terrain où elles s'enfonçaient.

Une vie à perdre

Par contraste, mais il faudrait dire surtout par essence, parce qu'il y a certainement entre Ying Chen et quantité d'autres écrivains une différence appréciable, le roman de celle-ci, *L'ingratitude*, qui montre en seulement cent trente pages toute la douleur du personnage principal, ébauchant en parallèle celle de tout un peuple, est un véritable tour de force.

Même si l'air que chante *L'ingratitude* n'est pas nouveau, de l'enfant qui blâme ses parents pour tous les maux de sa vie — dont le moindre n'est pas d'avoir été forcé de l'entreprendre, justement —, voilà que sous la plume de Ying Chen la plainte prend des accents fort différents, trop rarement entendus. Que l'auteure soit Chinoise y est pour beaucoup, sans doute, dans l'étonnant mélange de retenue et de violence des sentiments qui composent son troisième roman, le récit *post-mortem* d'une jeune femme de vingt-cinq ans qui voulait en finir avec la vie.

On comprendra rapidement le désir de la narratrice, Yan-Zi, d'avoir voulu abandonner son corps au néant, puisque le reste de sa personne n'était déjà plus rien ou, du moins, rien qui, dans les standards de la famille et de la société chinoises, n'eût valu la peine d'être oxygéné encore longtemps. Pour le plus grand bonheur de la lecture, toutefois, Yan-Zi prouve, du haut du nuage d'où elle observe la scène de ses



Roy
Macskimming



Ying Chen



funérailles, qu'elle a l'esprit et la révolte plutôt aiguisés : jamais moribonde n'a été plus vivante qu'à travers les descriptions coups de poing qu'elle fait des coupables de ses tourments.

C'est sa mère, en particulier, pour avoir depuis toujours empêché la transmission de sentiment maternel, qui écope des accusations:

Maman avait encore oublié mon anniversaire, elle qui avait une très bonne mémoire. La peine que je lui avais causée en venant au monde ne l'avait pas aidée à se remémorer cette date. Elle avait sur son ventre une ligne foncée en forme de serpent. Quelquefois, dans les bains publics, nous nous épiions en silence. Je ne posais pas de questions et elle faisait mine de ne pas remarquer mon embarras. J'étais donc sortie de là ! De ce ventre mou, sale et gonflé de gras. J'aurais préféré naître d'une pierre ou d'une plante sans nom.
(p. 20)

Le père n'est pas en reste qui, surtout depuis qu'il s'est fait renverser par un autobus (un risque assez commun, paraît-il, pour les piétons chinois !), réfugie son esprit en des lieux encore plus inatteignables que ceux où les livres le gardaient déjà auparavant. Enfin, c'est toute la société qui écope, coupable (avant la mère, qui ne fait, en fin de compte, que perpétuer le problème) du sacro-saint principe consistant à ne jamais perdre la face, à sauvegarder coûte que coûte les apparences de perfection, usant pour ce faire de pratiques tantôt absolument répressives, tantôt plus douces, et qui, vues d'ici en tout cas, frôlent le ridicule. Il faut voir les amoureux attendre leur tour à l'entrée du parc pour aller baiser dans les buissons parce qu'ils n'ont pas de chambre à leur disposition. Ou les employés de bureau qui se rendent périodiquement assister à un spectacle choisi par leur syndicat, ceux qui se défilent devant rester au bureau à travailler.

L'univers qui a bouffé tout rond la jeune Yan-Zi est évidemment à des lieues de celui où nous nous engloutissons ici, mais le cri de la mal-aimée — qui, sans doute à cause de la candeur avec laquelle elle narre ses tourments, a une certaine parenté avec le jumeau d'Agota Kristof (*Le grand cabier*) ou avec le Momo d'Émile Ajar (*La vie devant soi*) — traverse sans mal les parallèles. Sa parole vive et économe, d'une efficacité tranchante, mais également tout le burlesque de son récit et de sa situation (on est au ciel, avec elle, à la voir commenter ses funérailles comme s'il s'agissait de la parade du père Noël) sont absolument irrésistibles.

Une vie à soigner dans l'art

Ce bonheur de pouvoir suivre momentanément un personnage dans sa folie nous est aussi donné par Madeleine Gagnon dans son roman *Le vent majeur*.

Le narrateur, Joseph Sully, a lui-même de bien bonnes raisons de vouloir disparaître. Dans une scène-choc, sur laquelle s'ouvre le roman, on le voit, à l'âge de onze ans, assassiner d'un coup de couteau « l'ani-

MADELEINE GAGNON

LE VENT MAJEUR

ROMAN



vin éditeur

mal » qui est en train de violer sa mère. Le lecteur aura tout juste le temps de commencer à imaginer le désastre intérieur vécu par l'enfant que l'auteure le bombardera déjà d'une autre violence. Et on apprendra que la mère de Joseph, dont il a si bravement et si catégoriquement interrompu le calvaire, n'est pas, bien qu'il l'aime comme telle (et son

sauvetage ne sera jamais remis en question) sa mère naturelle. Joseph lui a été « donné », comme cela se faisait parfois à l'époque — on est dans le Québec de la fin des années trente — en échange d'une certaine somme d'argent devant permettre aux parents de subvenir aux besoins des autres enfants « gardés » de la famille (« Tu peux le prendre, je te le donne, mais tu as choisi mon préféré » (p. 16), aura dit la mère en tendant son fils de dix-huit mois à la mère adoptive...).

À cette première partie du roman, écrite à la première personne, qui transporte Joseph adolescent jusqu'au cabinet du psychiatre (lequel, dans un geste qui ne devait pas être fréquent à l'époque, lui conseille d'abandonner la thérapie et d'user plutôt de ses talents de peintre pour se libérer des visions qui l'assaillent), succède une deuxième partie, écrite à la troisième personne cette fois, où Joseph, trente ans, peintre, frappe l'écueil.

Avec un aplomb qui rappelle celui de Yan-Zi, Joseph décide alors « de tout mettre en œuvre à partir du lendemain pour devenir fou » (p. 62) et se fait interner, de force, pour un séjour de trois semaines dans l'aile psychiatrique de l'Hôpital juif de Montréal — (« [...] car il pensait que les Juifs qui avaient traversé tant de souffrances au cours des millénaires sauraient, mieux que d'autres, compatir et guérir » (p. 62).

L'incursion dans l'hôpital anglophone donnera lieu dans le texte à un déversement de mots anglais tantôt mal orthographiés — « *are we going to dye* » (p. 80) —, tantôt insérés dans une syntaxe douteuse — « *I'm faitblees (sic) to my husband and girls* » (p. 80) —, quelque peu agaçant. Néanmoins, c'est une heureuse idée (de la part de l'auteure) d'introduire ici un tel moment de délire au cœur d'une histoire qui, si elle est admirablement écrite (avec un grand nombre de phrases en discours indirect libre : une touche originale et fort agréable), demeure autrement lancinante d'épreuves imposées. Car Joseph n'est pas au bout de ses peines.

La troisième partie du roman, écrite sur le mode épistolaire, le montrera qui digère peu à peu sa douleur, s'épanchant dans un amalgame de dissertations philosophiques, d'anecdotes sur la vie qui continue malgré tout, de larmes, et de discours sur l'art.

Si le lecteur n'est pas trop effrayé ici par ce qui a tantôt des allures de déversement logorrhéique, il pourra être témoin de quelques magnifiques envolées de la poète, qui mettent tout l'Art, et tout son art, en vedette :

Je pense à peine quand je peins. Je ne peux même pas dire que je te pense. Ni que je me pense. Je te rêve et t'emporte, je nous rêve et nous emporte dans les vifs et grands mouvements du corps vers les toiles, à travers les couleurs que les pinceaux et spatules étudient tous seuls ; à travers ces gestes de la main soumis à l'œil, aux yeux qui soudain voient, disposent de tout, nous oublient toi et moi, conservant l'ultime droit de regard sur ce qui va surgir et ce qui va exister. (p. 141)



Madeleine Gagnon